

couvrir, au sujet de ces mondes, le peu qui est à notre portée, et si, lorsque nous ne pouvons savoir ce qu'ils sont, nous ne nous laissons jamais de spéculer sur ce qu'ils pourraient être; n'y a-t-il pas un intérêt plus profond à connaître ou même à conjecturer l'origine de ce monde plus rapproché de nous que nous habitons; à chercher quelle cause, quelle puissance l'a fait ce qu'il est, et de quelle puissance dépend sa destinée dans l'avenir? Qui ne se porterait avec plus d'ardeur vers cette étude que vers toute autre connaissance, tant qu'il reste la plus légère espérance d'y atteindre? Que ne donnerait-on pas pour une nouvelle croyance qui nous viendrait de cette région mystérieuse, pour un éclair qui jetterait à travers ces ténèbres le plus faible rayon de lumière, surtout pour une théorie vraiment croyable qui nous représenterait le monde comme soumis à une influence bienveillante et nullement hostile? Mais puisque nous ne sommes en état de pénétrer dans cette région que par l'imagination assistée d'analogies tirées de l'action et des desseins de l'homme, analogies précieuses, mais d'où l'on ne peut rien conclure, l'imagination est libre de remplir le vide avec les images qui conviennent à son génie, images sublimes et élevées si l'imagination est noble, images basses et mesquines si l'imagination est terre-à-terre.

La religion et la poésie s'adressent au moins par un de leurs côtés à la même partie de la nature humaine : elles satisfont l'une et l'autre le même besoin, celui de conceptions idéales plus grandioses et plus belles qu'aucune de celles que nous voyons se réaliser dans la vie

prosaïque de l'homme. La religion, par opposition à la poésie, est le produit de l'effort que nous faisons pour connaître si ces conceptions de l'imagination correspondent à des réalités situées dans un monde différent du nôtre. Dans la religion, l'esprit court au-devant de tous les bruits relatifs à d'autres mondes, surtout quand ils sont rapportés par des personnes dont on reconnaît la supériorité au point de vue de la sagesse. A la poésie du surnaturel, vient ainsi s'ajouter une croyance positive et une attente que les esprits dépourvus de sens poétique peuvent partager avec les esprits poétiques. La croyance à un Dieu ou à des dieux, et la croyance à une vie après la mort, deviennent ainsi le canevas sur lequel chaque esprit, selon sa capacité, brode des images idéales qu'il invente ou qu'il copie. Dans cette vie à venir, chacun espère rencontrer le bien qu'il n'a pas réussi à trouver ici-bas, ou le mieux que lui fait concevoir le bien qu'il n'a connu ou dont il n'a aperçu sur la terre qu'une partie. Mais par-dessus tout, cette croyance fournit aux esprits plus délicats des matériaux pour concevoir des êtres plus augustes que ceux qu'ils *peuvent* avoir connus sur la terre, et plus parfaits que ceux qu'ils *ont* probablement connus. Tant que la vie demeurera si en arrière des aspirations de l'homme, il conservera dans son âme un désir ardent pour les choses supérieures, qui trouve sa satisfaction la plus évidente dans la religion. Tant que la vie terrestre sera remplie de souffrances, on aura besoin des consolations que l'espérance du ciel apporte à l'âme égoïste, et l'amour de Dieu à l'âme tendre et reconnaissante.

La valeur de la religion pour l'individu, tant dans le passé que dans le présent, comme source de satisfaction personnelle et de sentiments élevés, n'est donc pas contestable. Mais il reste à considérer si, pour obtenir ce bien, il est nécessaire de faire un voyage au delà des limites du monde que nous habitons, ou si, en idéalisant notre vie terrestre, en entretenant une conception élevée de ce que l'on pourrait faire de *la vie d'ici-bas*, on n'arriverait pas à créer une poésie, et, dans le meilleur sens du mot, une religion également propres à exalter les sentiments, et (toujours avec l'assistance de l'éducation) mieux faite pour ennoblir la conduite que toute croyance touchant des puissances invisibles.

A cette idée on va se récrier. La brièveté, l'étroitesse et l'insignifiance de la vie, va-t-on dire, s'il n'en existe aucune prolongation au delà de ce que nous voyons, ne permettent pas que des sentiments élevés se rattachent à aucune conception construite sur une aussi petite échelle : une telle conception de la vie ne saurait aller de pair qu'avec des sentiments épicuriens, et les sentiments épicuriens ne se résument-ils pas dans la maxime : « Mangeons et buvons, demain nous mourrons? »

On ne saurait contester que, dans certaines limites, la maxime des épicuriens ne soit saine et ne s'applique à des choses plus nobles que le manger et le boire. Tirer du présent tout le parti possible pour toutes les fins bonnes, y compris le plaisir ; tenir en bride les dispositions mentales qui conduisent à sacrifier sans motif valable le bien du moment à un bien à venir qui peut n'arriver jamais ; entretenir l'habitude de trouver du plaisir

aux choses qui sont à notre portée, plutôt que de s'abandonner à une poursuite ardente d'objets éloignés ; considérer comme perdu tout le temps qui n'est pas consacré à notre plaisir ou à des choses utiles à nous-même ou à autrui, voilà des maximes sages, et la doctrine *carpe diem* poussée jusque-là est un corollaire rationnel et légitime de la brièveté de la vie. Mais il n'est pas légitime de conclure de la brièveté de la vie que nous ne devons nous inquiéter de rien qui la dépasse : supposer que les hommes en général ne sont pas capables de sentir profondément les choses que la brièveté de la vie ne leur permettra pas de voir s'accomplir, qu'ils ne sauraient y prendre le plus profond intérêt, c'est se faire de la nature humaine une idée aussi fausse qu'abjecte. Qu'on n'oublie pas que si la vie de l'homme comme individu est courte, la vie de l'espèce humaine ne l'est pas ; sa durée indéfinie est pour l'homme l'équivalent de l'infini. Combinez cette infinitude avec une capacité indéfinie de perfection, et vous avez pour l'imagination et les sentiments sympathiques un objet assez vaste pour donner satisfaction à tout ce que les grandes aspirations peuvent raisonnablement demander. Que si un objet de cette nature paraissait mesquin à un esprit habitué à rêver des béatitudes infinies et éternelles, songez qu'il acquerra une autre ampleur quand ces vains produits de l'imagination se seront évanouis dans le passé.

Et qu'on ne s'imagine pas seulement que les personnages les plus éminents de notre espèce par l'esprit et par le cœur sont capables d'identifier leurs sentiments avec la vie entière de la race humaine. Cette noble apti-

tude implique sans doute une certaine culture, mais elle n'en exige pas une qui soit supérieure à celle qui pourrait être, et qui sera certainement le partage de tous, si le progrès de l'humanité continue. Des objets bien moindres que celui-là, et également bornés aux limites de la terre (quoiqu'elles ne le soient pas à celles d'une seule vie), se sont trouvés suffisants pour inspirer à de grandes masses et à de longues générations d'hommes un enthousiasme capable de dominer leur conduite et d'imprimer un sceau à leur vie entière. Rome fut pour le peuple romain, pendant de longues générations, tout autant une religion que Jéhovah l'était pour les Juifs; elle l'était bien davantage, car les Romains ne faillirent jamais à leur culte comme les Juifs faillirent au leur. Les Romains, gens d'ailleurs égoïstes, et qui ne possédaient d'autre faculté remarquable que celles d'un ordre purement pratique, tirèrent pourtant de cette seule idée une certaine grandeur d'âme, qui se révèle dans tout le cours de leur histoire chaque fois que cette idée se présente, et nulle part ailleurs : ce qui leur a valu jusqu'à ce jour de la part des plus nobles âmes une admiration que sans cela ils ne mériteraient nullement.

Si nous considérons à quelle ardeur peut monter le sentiment de l'amour du pays, quand l'éducation le favorise, il ne nous paraîtra pas impossible que l'amour de ce pays plus vaste, le monde, puisse acquérir par l'éducation la même force, et devienne aussi bien une source d'émotions élevées qu'un principe de devoir. Quiconque après avoir reçu les enseignements que porte en lui-même tout le cours de l'histoire ancienne, aurait besoin

de nouvelles leçons, pourra lire le *De officiis* de Cicéron. On ne peut dire que le type de morale proposé dans ce fameux traité soit bien élevé. Pour nous, avec nos idées, il se montre bien souvent trop relâché, et comporte trop de capitulations de conscience. Mais sur la question du devoir envers notre pays, il n'y a pas de compromis. Cet éminent interprète de la morale grecque et romaine ne saurait admettre un seul instant l'idée qu'un homme qui aurait la moindre prétention à la vertu, pût hésiter à sacrifier à l'amour de son pays, sa vie, sa réputation, sa famille, tout ce qui a du prix à ses yeux. Si, donc, on pouvait élever des personnes, comme nous voyons qu'on y arrivait, non seulement à croire en théorie que l'amour de leur pays était un objet devant lequel tous les autres sentiments devaient s'effacer, mais à sentir que cet amour est réellement le grand devoir de la vie, on pourrait aussi en élever qui sentissent à l'égard du bien universel la même obligation absolue. Une morale fondée sur des conceptions grandes et sages du bien de l'humanité, qui ne sacrifiât pas l'individu à l'ensemble, ni l'ensemble à l'individu, mais qui laissât tout leur domaine d'une part aux devoirs et de l'autre à la liberté et à la spontanéité; une telle morale tirerait sa force chez les natures supérieures des sentiments de sympathie, de bienveillance et de la passion pour la perfection idéale; chez les inférieures, des mêmes sentiments auxquels on donnerait toute la culture qu'ils sont capables de recevoir, et de la puissance d'un sentiment auxiliaire, la honte. L'ascendant de cette morale légale serait l'effet d'une récompense qu'on espère : la récompense sur laquelle on pourrait

élever les regards, et dont la pensée serait une consolation dans la souffrance, et un appui dans les moments de faiblesse, ne serait pas une existence à venir problématique, mais ce serait, dans l'existence d'ici-bas, l'approbation des personnes que nous respectons, et aussi l'approbation idéale de tous ceux, morts ou vivants, que nous admirons ou que nous vénérons. En effet, la pensée que nos parents ou nos amis morts auraient approuvé notre conduite est un motif qui ne le cède guère en force à la connaissance de l'approbation de nos parents ou de nos amis vivants. L'idée que Socrate, ou Howard, ou Washington, ou Marc-Aurèle, ou Jésus auraient sympathisé avec nous, ou que nous travaillons à notre tâche du même zèle qu'ils ont accompli la leur, cette idée a agi sur les âmes vraiment supérieures, comme un puissant encouragement à se comporter d'après leurs sentiments et leurs convictions les plus nobles.

Ce serait peu pour ces sentiments que de leur donner le nom de moralité à l'exclusion de tout autre. Ils constituent une véritable religion; et de cette religion comme de toutes les autres, les bonnes œuvres extérieures (la plus haute signification du mot moralité), ne sont qu'une partie; ce sont plutôt les fruits de la religion que la religion même. L'essence de la religion consiste à imprimer une direction forte et sérieuse des émotions et des désirs vers un objet idéal reconnu comme la plus haute perfection, et comme s'élevant légitimement au-dessus de tous les objets égoïstes du désir. Cette condition se trouve remplie par la religion de l'Humanité à un degré aussi éminent, et en un sens aussi élevé, que par les religions

surnaturelles, même dans leurs plus nobles manifestations, et à un degré beaucoup plus élevé que dans aucune des autres.

On pourrait en dire bien davantage sur ce point, mais en voilà assez pour convaincre toutes les personnes capables de distinguer entre les aptitudes intrinsèques de la nature humaine, et les formes sous lesquelles ces aptitudes se sont développées dans le cours de l'histoire, que le sentiment que nous ne faisons qu'un avec l'humanité et un sentiment profond de sympathie pour le bien général peuvent, bien cultivés, devenir susceptibles de remplir tout ce qu'il y a d'important dans la fonction de la religion et d'en porter légitimement le nom. J'ajouterai encore que ce principe n'est pas seulement capable de remplir ces fonctions, mais qu'il les remplirait mieux qu'aucune forme de supernaturalisme. Non-seulement, il a le droit de s'appeler religion, mais c'est une meilleure religion qu'aucune de celles qui en portent ordinairement le titre.

En effet, en premier lieu, ce sentiment est désintéressé. Il transporte les idées et les sentiments hors de soi et les fixe sur un objet qui ne satisfait aucun intérêt, qu'on aime et qu'on poursuit comme une fin pour elle-même. Les religions prodigues de promesses et de menaces pour la vie à venir, font exactement le contraire; elles rivent les idées, les empêchant de s'élever au-dessus du niveau des intérêts posthumes de l'individu; elles le sollicitent à regarder l'accomplissement de ses devoirs envers autrui surtout comme un moyen de salut personnel, et opposent l'un des plus sérieux obstacles à la grande fin de la

culture morale, qui consiste à fortifier les éléments de désintéressement et à affaiblir les éléments d'égoïsme qui existent en nous, puisqu'ils présentent à notre imagination un bien et un mal personnel d'une grandeur si effrayante, qu'il est difficile pour quiconque croit à leur réalité d'avoir du sentiment ou de l'intérêt de reste à consacrer à tout autre objet idéal et éloigné. Il est vrai que, parmi les plus désintéressés, beaucoup ont cru au supernaturalisme, parce que leur esprit ne s'arrêtait pas aux menaces et aux promesses de leur religion, mais principalement à l'idée d'un être vers lequel ils levaient les yeux, avec amour et confiance, et dans les mains duquel ils remettaient volontiers tout ce qui les touchait d'une manière spéciale. Mais dans ses effets sur les esprits vulgaires, la religion telle qu'elle se montre aujourd'hui agit principalement par les sentiments de l'intérêt personnel. Le Christ des Évangiles même présente la promesse formelle d'une récompense du ciel comme un premier motif de pratiquer la noble et belle vertu de la bienfaisance envers nos semblables qu'il enseigne d'une façon si saisissante. Or, c'est un point où les meilleures religions surnaturelles sont inférieures à la religion de l'humanité; puisque les plus grandes choses que les influences morales puissent faire pour l'amélioration de la nature humaine, c'est de cultiver les sentiments désintéressés par la seule méthode qui puisse efficacement former toute faculté active de la nature humaine, à savoir en l'exerçant sans relâche. Mais l'habitude d'attendre dans l'autre vie une récompense pour la conduite que nous aurons tenue dans celle-ci, fait que la vertu même

n'est plus un exercice des sentiments désintéressés.

En second lieu, c'est un défaut qui diminue immensément la valeur des vieilles religions, comme moyens d'élever et d'améliorer le caractère humain, qu'il leur soit à peu près, sinon absolument impossible, de ne produire leurs meilleurs effets moraux qu'à la condition d'une certaine apathie, sinon d'une déviation réelle des facultés intellectuelles. En effet, il est impossible que quiconque a l'habitude de penser, et se sent incapable d'assoupir l'ardeur de son esprit de recherche par des sophismes, puisse, à moins de céder à la crainte, continuer à attribuer la perfection absolue à l'auteur des règles d'une création aussi maladroitement faite, et aussi capricieusement gouvernée que l'est notre planète, et la vie des êtres qui l'habitent. On ne saurait adorer un tel être de bon cœur, à moins que le cœur n'ait été préalablement corrompu. Ou bien il faut que l'adoration se trouve obscurcie par le doute, et souvent tout à fait rejetée dans l'ombre, ou que les sentiments moraux s'abaissent au niveau de l'ordre de la nature; il faut que le fidèle s'habitue à penser qu'une partialité aveugle, une cruauté atroce et une injustice insouciantes ne sont pas des taches dans un objet d'un culte, puisque toutes ces imperfections se retrouvent à l'excès dans les phénomènes de la nature. Il est vrai que le Dieu que l'on adore, n'est pas, généralement parlant, uniquement le Dieu de la nature, c'est aussi le Dieu de quelque révélation; or le caractère de la révélation modifiera grandement et peut-être améliorera l'influence morale de la religion. Telle est, il est vrai, l'influence du christianisme. L'au-

teur du Sermon sur la Montagne est assurément un être plus bienfaisant que l'auteur de la Nature. Par malheur, celui qui croit à la révélation chrétienne est obligé de croire que le même être est l'auteur des deux actes. Cette obligation, à moins que le croyant ne détourne résolument son esprit de cette question, ou qu'il ne prenne le parti d'endormir sa conscience par des sophismes, le jette dans des embarras de conscience inextricables ; puisque les voies de son Dieu dans la Nature sont, dans beaucoup d'occasions, tout à fait en désaccord avec les préceptes que, d'après sa croyance, ce même Dieu a dictés dans l'Évangile. Celui qui sort de ces embarras avec le moins de dommage moral, est probablement celui qui ne cherche jamais à réconcilier les deux types l'un avec l'autre, mais qui s'avoue que les desseins de la Providence sont mystérieux, que ses voies ne sont pas nos voies, que sa justice et sa bonté ne sont pas la justice et la bonté que nous pouvons concevoir, et qu'il convient que nous pratiquions. Toutefois, quand le sentiment qui anime le fidèle est de ce genre, le culte de la divinité cesse d'être l'adoration de la perfection morale abstraite. Ce n'est plus que l'adoration de l'image gigantesque d'une chose que nous ne sommes pas en état d'imiter. Ce n'est plus que l'adoration de la force.

Je ne parle pas des difficultés ni de la perversion morale impliquées dans la révélation même, quoique dans le Christianisme des Évangiles, au moins tel qu'on le conçoit d'ordinaire, il y en ait de si flagrantes qu'elles l'emportent presque sur la beauté, la douceur et la grandeur morale qui distinguent d'une façon si éminente les paroles et le

caractère de Jésus. Par exemple, l'Évangile reconnaît comme objet du souverain culte un être qui a fait l'enfer. Quelle monstruosité morale ne justifierait-on pas en disant qu'elle est à l'image de ce Dieu ? Est-il possible de l'adorer, sans renoncer, par une épouvantable résolution, à toute distinction du bien et du mal ? Tous les autres outrages à la justice et à l'humanité les plus ordinaires qui découlent de la conception chrétienne du caractère moral de Dieu, deviennent insignifiantes à côté de cette effroyable idéalisation de la méchanceté. Heureusement que la plupart de ces outrages, ne sont pas d'une façon tellement incontestable les conséquences des propres paroles de Jésus, qu'on ne puisse se refuser à y voir une partie intégrante de la doctrine chrétienne. On peut douter, par exemple, que le Christianisme soit responsable des doctrines de l'expiation, de la rédemption, du péché originel et de la satisfaction viciaire : on peut en dire autant de la doctrine qui fait de la croyance à la mission divine de Jésus une condition absolue du salut. Nulle part il n'est dit que Jésus ait émis cette prétention, excepté dans le récit confus de la résurrection qui se trouve dans les derniers versets de saint Marc, que quelques critiques et, selon moi, les plus sérieux, regardent comme une interpolation. En outre, la proposition que les « pouvoirs existants sont établis par Dieu, » et toute la série des corollaires qui s'en déduisent dans les Épîtres, appartiennent à saint Paul ; ils doivent vivre et mourir avec le Paulisme, non avec le Christianisme. Mais il y a une contradiction inhérente à toute forme de christianisme que nulle habileté ne saurait faire ces-

ser, ni aucun sophisme expliquer : c'est qu'un don si précieux accordé à un petit nombre ait été refusé au grand nombre : qu'il ait été permis que d'incalculables millions d'êtres humains aient vécu et soient morts dans le péché et la souffrance, privés de la seule chose qui pût les sauver, du remède divin qui guérit du péché et de la souffrance, remède qu'il n'aurait pas plus coûté au divin Donateur de daigner accorder à tous que de le conférer par une grâce spéciale à une minorité favorisée. Ajoutez à cela que le message divin, en le supposant tel, a des titres tellement insuffisants qu'ils n'arrivent pas à convaincre une foule d'esprits parmi les plus fermes et les plus cultivés, et que la tendance à les rejeter semble grandir en même temps que la science et la critique. Pour voir dans le péché et la souffrance des imperfections voulues par un Être parfaitement bon, il faut imposer silence à toute inspiration du sentiment du bien et de la justice tel qu'il est compris parmi les hommes.

Sans doute il est possible, et les exemples n'en manquent pas, d'adorer avec une profonde dévotion l'un ou l'autre Dieu, celui de la Nature ou celui de l'Évangile, sans avoir pour cela des sentiments pervers ; mais cela ne saurait être qu'à la condition de porter exclusivement l'attention sur ce qu'il y a de beau et de bon dans l'enseignement et l'esprit de l'Évangile, et dans les dispensations de la Nature, et de mettre complètement de côté tout ce qui est contraire comme s'il n'existait pas. En conséquence, cette foi simple et innocente ne peut, comme je l'ai dit, coexister qu'avec un état d'apathie et d'inaction de l'intelligence. Car jamais une personne

d'une intelligence exercée n'arrivera à posséder une foi de ce genre que par une sophistication ou une perversion de l'esprit ou de la conscience. On pourrait presque dire tant des sectes que des individus, qui tirent leur moralité de la religion, que leur morale est d'autant plus mauvaise que leur logique est meilleure.

Il n'y a qu'une forme de croyance surnaturelle, une seule idée sur l'origine du gouvernement de l'Univers, qui soit parfaitement purgée de contradiction, et qu'on ne puisse accuser d'immoralité. C'est celle dans laquelle, abandonnant irrévocablement l'idée d'un Créateur omnipotent, on considère la nature et la vie non plus comme l'expression dans toutes leurs parties du caractère moral et des plans d'un Dieu, mais comme le produit d'une lutte entre un Être bon et habile à la fois et une matière intraitable, comme le croyait Platon, ou un Principe du Mal, comme le professaient les Manichéens. Une croyance comme celle-ci qui, à ma connaissance, a été professée avec dévotion au moins par une personne cultivée et consciencieuse de notre temps, permet de croire que tout ce qu'il y a de mal existe sans la préméditation, sans être l'œuvre de l'Être que nous sommes appelés à adorer, mais au contraire en dépit de lui. Dans cette doctrine, un homme vertueux prend le caractère élevé d'un collaborateur du Très-Haut, d'un auxiliaire de Dieu dans le grand combat ; il y apporte un faible secours, mais la réunion d'un grand nombre de ces auxiliaires devient un secours puissant, qui concourt à amener l'ascendant progressif et le triomphe complet, définitif du Bien sur le Mal, que l'histoire nous